

—Moins, maintenant ; mais je n'ai pu encore l'oublier. Mes remords sont peut-être moins vifs ; avec le temps, les plaies les plus profondes se guérissent ; peu à peu le calme se fait dans mon cœur. Pourtant les regrets y sont restés.

—Est-ce que tu l'aimes toujours ?

—Après vingt ans le cœur a bien perdu de son ardeur. Comme toute chose l'amour s'use ; c'est un feu qui s'éteint lorsqu'on cesse de l'alimenter. Ce que j'aime encore, c'est le souvenir que j'ai gardé et que je veux toujours gardé d'elle. Grâce à Dieu, mon cœur n'est pas resté vide ; j'ai eu le bonheur de conserver quelques excellents amis, comme toi, et en dehors d'eux, pour mes autres besoins d'affection, j'ai ma sœur et ma nièce, qui ont chacune leur part de ma tendresse.

—Est-ce que tu n'as plus eu aucune nouvelle de cette malheureuse Gabrielle ?

—Aucune.

—N'as-tu pas fait encore des recherches pour la retrouver ?

—Comme les précédentes, elles n'ont eu aucun résultat. Quel a été son triste sort ? Je l'ignore. Il y a dans cela quelque chose d'étrange et de mystérieux qui stupéfie. On ne s'explique pas, en effet, qu'une mère et son enfant puissent disparaître ainsi sans laisser derrière eux la moindre trace. Aujourd'hui, ma conviction est que la pauvre Gabrielle a quitté notre logis de l'avenue de Clichy pour accomplir un acte de désespoir. Se croyant abandonnée, dégoûtée de la vie, la malheureuse s'est peut-être suicidée à vant d'être mère.

Le marquis resta silencieux. Il pensait à l'institutrice de Maximilienne. Depuis longtemps déjà, il soupçonnait celle-ci de n'être autre que Gabrielle Liénard se cachant sous le nom de Mme Louise. Mais, si scrupuleux à l'excès, il s'était fait un devoir de ne point pénétrer le mystère dont s'entourait la jeune femme ; il devait, à plus forte raison, ne point faire part à M. de Sisterne de ce qu'il ne pouvait présenter, d'ailleurs, que comme des suppositions quelque peu audacieuses.

Au bout d'un instant il reprit :

—Après m'avoir raconté ta douloureuse histoire, mon cher Octave, tu m'as

dit quelque chose qui est également resté gravé dans ma mémoire.

—Ah ! que t'ai-je dit ?

—C'est une idée qui t'est venue subitement.

—Une idée ?

—Oui. Bien que tu fusses alors très malheureux, pour ne pas dire désespéré, cela ne t'empêchait point de songer à l'avenir ; tu voyais même de très loin. Je puis, je crois, répéter textuellement tes paroles. Tu m'as dit : " Si comme je l'espère, ma nièce donne un jour tout, ce qu'elle promet, elle pourrait devenir la femme de ton fils."

—C'est vrai, j'ai dit cela, répondit le comte très ému.

—Tu as ajouté : " J'en suis réduit, aujourd'hui, à échafauder des projets de bonheur sur des têtes d'enfants."

—Oui, je me souviens.

—Et moi je t'ai répondu : " Ta nièce et mon fils auront l'occasion de se voir souvent ; s'ils s'aiment je ne mettrai pas opposition à ce mariage."

—Eh bien, Edouard ?

—Eh bien, mon ami, Mlle de Valcourt est une charmante jeune fille ; l'enfant a tenu, et au delà, ce qu'elle promettait. Mon fils, de son côté, est devenu un homme d'un mérite réel, je ne crains pas de le dire, bien que je le voie avec les yeux d'un père. Emmeline et Eugène étaient enfants lorsque, sans avoir pris toutefois aucun engagement, nous, les avons fiancés. Ils ont grandi ; depuis deux ans il se sont vus souvent et il est arrivé ce que le premier tu as prévu : mon fils n'est pas resté insensible devant la beauté et la grâce de Mlle de Valcourt, et celle-ci n'a pas tardé à éprouver pour Eugène un sentiment qui est plus que de l'amitié.

—Ils s'aiment ! s'écria M. de Sisterne.

—Oui, mon cher comte, ils s'aiment, et nous pouvons, dès aujourd'hui, parler sérieusement de ton idée d'autrefois.

—Ah ! Edouard, je ne veux pas te cacher ma joie ; elle est grande et complète.

—Alors, tu ne vois aucun empêchement à ce mariage ?

—Toi seul aurait pu t'opposer.

—Moi ! pourquoi ?